



« Island » : le pavillon anglais flotte sur la canopée.



L'entrée de la Corderie.

## « Freespace » la Biennale de Venise en 8 mots-clés

par Richard Scoffier

**Giardini et Arsenale présentent en ce début d'été 2018 une nouvelle Biennale qui, après les électrochocs Koolhaas et Aravena, peut sembler compassée et un peu ennuyeuse. Donnons quelques clés de lecture pour permettre au lecteur de s'y intéresser...**



© Andrea Avezzi, Courtesy of la Biennale di Venezia

Commissaires invitées : Yvonne Farrell & Shelley McNamara (agence Grafton)

Après Rem Koolhaas et sa vision paranoïaque de l'architecture conjuguant Semper et Hobbes – le théoricien de la paroi et le philosophe de la peur – pour la présenter essentiellement comme un système de protection qui, à son tour, asservit. Après Alejandro Aravena montrant de nouveaux continents, de nouveaux matériaux à la fois plus archaïques et plus durables, de nouvelles manières de construire et de vivre. Yvonne Farrell et Shelley McNamara opèrent un recentrage en proposant une problématique sans doute plus convenue mais pas moins pertinente. « Espace libre » : les architectes irlandaises de l'agence Grafton ont défini un thème vague et facilement appropriable. Rares sont en effet les architectes qui pourraient aujourd'hui sérieusement se vanter de concevoir des espaces fermés, sombres et carcéraux... La plupart des concepteurs invités dans le pavillon central et l'Arsenale se sont ainsi souvent contentés d'installer un stand d'exposition pour communiquer leur amour immodéré de la lumière et de la transparence en illustrant paresseusement la thématique. Tandis que d'autres ont fait l'effort de la réflexion et se sont lancés dans des analyses introspectives aiguës pour tenter de trouver dans leurs travaux le pourquoi de cette liberté qui se dégage de l'architecture comme si elle lui était consubstantielle.

Même chose pour les pavillons. La plupart se sont contentés de développer des idées entretenant les relations les plus floues avec la thématique centrale, mais quelques-uns ont intelligemment cherché à la problématiser.

Pas de fil directeur évident pour cette exposition proliférant dans toute la ville et qui semble parfois partir dans toutes les directions, comme un bateau sans capitaine, un marteau sans maître. Aussi permettez-moi de recourir à la solution facile des mots-clés et de tenter une classification mélangeant exposants invités et pavillons nationaux pour chercher à comprendre où peut résider cette liberté de l'espace...

### A COMME AMPHITHÉÂTRES

Deux pays – l'un au centre, l'autre à l'origine de l'Europe –, ont répondu à l'injonction des commissaires par la même forme archétypale : l'amphithéâtre. Les Belges ont ainsi encastré un dispositif circulaire à gradins dans leur pavillon. Un montage qui provoque des espaces incongrus – notamment dans les pièces adjacentes, désormais très basses de plafond et isolées par leurs cloisons de la scène centrale – et renvoie à une image assez juste de l'Europe d'aujourd'hui. Ce lieu de débat – où sont organisés tous les jours des événements – s'appuie sur une nouvelle de science-fiction écrite pour l'occasion par le philosophe Bruce Bégout qui imagine, après de nouveaux conflits, un espace européen pacifié et revivifié, dont les députés issus de la société civile seraient désormais tirés au sort...

Un dispositif auquel, du fond des Giardini, les Grecs ont répondu en écho en édifiant une installation presque similaire, librement inspirée de *L'École d'Athènes* de Raphaël. Mais ici, sur les degrés qui dessinent un paysage interne, les philosophes de la fresque du Vatican ont été remplacés par une cinquantaine de maquettes d'espaces d'apprentissage – du théâtre de Dionysos au Learning Center de SANAA à Lausanne, en passant par la Bibliothèque royale de Boullée. Comme pour rappeler aux visiteurs que l'amphithéâtre – cet espace réversible permettant à la fois l'écoute et l'interpellation – est intrinsèquement lié depuis l'Antiquité à l'enseignement et à la démocratie.

« Espace libre » :  
un thème vague  
et facilement  
appropriable

GUIDE DU VISITEUR PRESSÉ  
DE LA BIENNALE 2018  
Retrouver sur le site  
[www.darchitectures.com](http://www.darchitectures.com)  
le Guide du visiteur pressé  
de la Biennale 2018, une  
ballade décapante orchestrée  
par Olivier Namias.

Les Finlandais leur emboîtent le pas. Ils présentent à la suite de la bibliothèque de Viipuri, réalisée en 1935 par Alvar Aalto, cet amphithéâtre de livres baigné de lumière zénithale, la politique de leur pays en matière de troisièmes lieux. Ni espaces de travail, ni logements : ils se présentent dans les hivers froids et sombres de ces régions extrêmes comme les derniers espaces laïcs communautaires.

Ailleurs, l'installation de Mario Botta fait écho à ces préoccupations. Il nous propose dans son registre formel très spécifique un dispositif rappelant les théâtres de la mémoire. Ces machines architecturales qui, comme celle inventée au XVI<sup>e</sup> siècle par Giulio Camillo, cherchaient à classer les savoirs, tout en favorisant leurs mises en correspondance : de lourdes prothèses architecturales permettant de mieux penser et anticipant les ordinateurs portables qui ne nous quittent plus d'aujourd'hui.

#### C COMME COLONNES

Restons dans les fondamentaux et dirigeons-nous vers l'Arsenale. L'exposition de la Corderie débute par un établissement scolaire réalisé près de Bombay par l'agence indienne Case Design. Une structure poteaux-dalles en béton traversée de haut en bas par une cheminée de ventilation naturelle et équipée de parois de briques, de claies de bambous et d'un étonnant mobilier – de remarquables banquettes tissées – réalisés par des artisans de la région. Bon exemple d'un concept moderne – le plan libre – repris et corrigé pour participer activement d'une culture locale. Inutile de rappeler que l'ombre tutélaire de Kenneth Frampton – Lion d'or et maître à penser des commissaires – essaie de planer sur cette Biennale.

Mais au fond de la galerie, Valerio Olgiati joue avec une scène bien plus primitive : une forêt de hauts cylindres blancs dessinant une clairière. Un retour aux sources à la manière de l'Abbé Laugier et de sa hutte primitive composée d'arbres tressés, ou de Louis Kahn lorsqu'il affirme que l'architecture naît quand « dans la déhiscence du mur surgit la colonne ». Si le mur enferme, la colonne esquisse un espace ouvert et rythmé qui sait se modifier en fonction des parcours, laissant chacun libre de se l'approprier et de le repenser.

Une idée que saura développer à son tour Rafael Moneo en commentant simplement sa façade de l'hôtel de ville de Murcia réalisé en 1998. Un socle opaque qui se creuse de rares fenêtres pour se déliter ensuite en de multiples portiques superposés, jusqu'au belvédère final embrassant toute la ville. Le positionnement aléatoire des piles dessine des rythmes syncopés, encore amplifiés par les ombres portées. Elles ne répondent à aucun programme,

à aucun usage prédéfini.

Assez inspiré, David Chipperfield prend le relais, cette fois dans le pavillon central. Il nous montre ses interventions sur l'île aux Musées à Berlin – un travail qui présente parfois de lourdes connotations assyriennes – à la lumière de la gravure agrandie de Schinkel montant la colonnade de l'Altes Museum vue à 45° depuis le vestibule. Une référence qui permet de réévaluer son travail présenté sous forme de vidéos où, en fonction du mouvement de la caméra, les rangées de colonnes se ferment ou s'ouvrent sur la ville. Être jeté dans l'ouvert, être hors, exister : l'architecture s'affirme ici comme un appareillage qui nous rappelle incessamment que notre vie doit avant tout être abordée en termes d'existence.

#### M COMME MURS

En bons dialecticiens, d'autres commissaires ont cherché à penser l'espace libre à partir de son antithèse : la limite, la frontière. Ils se sont ainsi rapprochés des espaces fermés et enclavés qui sont, il ne faut pas l'oublier, largement majoritaires sur notre planète. Ainsi le pavillon allemand est-il coupé en deux par un mur sombre. Une illusion d'optique qui s'évanouira bien vite. Au fur et à mesure de votre progression, cette frontière éclatera en de multiples fragments derrière lesquels seront présentés les projets réalisés ou fantasmés pour le Berlin d'après 1989. Vous serez ainsi confronté à l'avant et à l'après, accompagné par d'autres propositions plus utopiques, comme celle de David Libeskind pour la Potsdamer Platz...

Autre pavillon remarquable, celui d'Israël, où une maquette du quartier du Saint-Sépulcre datant de 1862 vous plongera d'emblée dans une mosaïque urbaine dont chaque élément correspond à une communauté religieuse : juive et musulmane, bien sûr, mais aussi catholique, orthodoxe, copte et arménienne... À l'étage, de grandes maquettes blanches réalisées pour l'exposition présentent de manière uniforme les différents projets imaginés au fil du temps pour les abords du mur des Lamentations dont les habitations palestiniennes ont été rasées à coups de bulldozers à la fin de la guerre des Six Jours. Vous pourrez voir les solutions notamment proposées par Louis Kahn, Moshe Safdie et Superstudio... Enfin, l'étonnant tombeau de Rachel, un lieu de pèlerinage pour les femmes désireuses d'avoir des enfants, est maintenant une hernie inextricablement enclavée en territoire palestinien et seulement accessible par un étroit boyau routier fermé de part et d'autre par la haute barrière de séparation construite en 2003. De loin le meilleur pavillon de cette session.

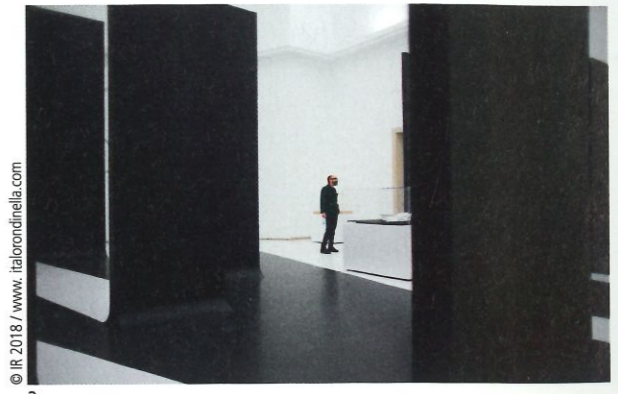
*En bons dialecticiens, d'autres commissaires ont cherché à penser l'espace libre à partir de son antithèse : la limite, la frontière*



© E. Calle



© Andrea Avezzu



© IR 2018 / www.italorondinella.com



© Ariste Huber

1. « Eurotopie » : un amphithéâtre bleu vient implacablement réunifier les différentes salles du pavillon belge.

2. « Unbuildind walls » :

Berlin toujours traumatisé par son mur.

3. Le retour à l'origine selon Valerio Olgiati : une forêt de colonnes blanches protège une clairière et termine la

perspective de la Corderie.

4. Le régionalisme critique revu et corrigé par l'agence indienne Case Design : un squelette en béton équipé de claies de

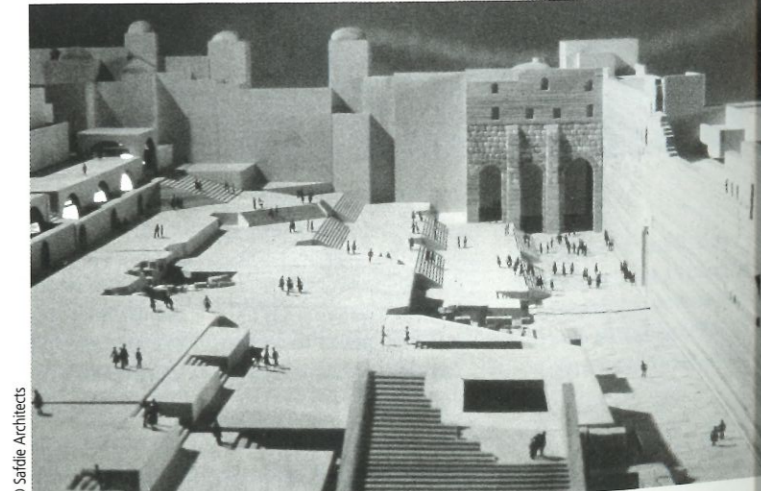
bambous et de cloisons de briques.

Ci-dessous, « Statu Quo », deux maquettes présentées par le pavillon israélien : le quartier du Saint-Sépulcre

et ses différentes communautés religieuses inextricablement enchevêtrées, le projet de 1974 de Moshe Safdie pour le mur des Lamentations.



© Aadi Gilad



© Safdie Architects



© Culture Stock Media



© IR 2018 / www.italononella.com



© Andrea Avezzu



© IR 2018 / www.italononella.com



© Sergio Grazia

5

2. Deux interventions de Adam Caruso et Peter St John : le belvédère du pavillon britannique et la salle qui leur est dédiée dans le pavillon central.

3. Une des maquettes totems qui scandent la Corderie : le centre d'éducation Roy et Diana Vagelos à New York et Diana Vagelos à New York de Diller + Scofidio & Renfro.

4. « Russia Beyond » : le pavillon russe présente des maquettes suspendues de projets très prospectifs pour les gares moscovites.

5. Les maquettes de Peter Zumthor dessinent un espace à part.

Les Brésiliens reviennent eux aussi sur ce thème. Un pays où les favelas comme les condominiums sont hermétiquement clôturés pour ne pas communiquer entre eux, transformant les métropoles comme Rio de Janeiro ou São Paulo en patchworks d'enclaves infranchissables. Une recherche cartographique s'interroge en amont sur ce qui détermine ces situations, tandis que sont présentés des projets qui tentent, au cas par cas, d'y remédier.

Pour terminer, mentionnons le pavillon de l'Uruguay, dont l'exposition peut être appréhendée comme une parabole biblique résumant parfaitement la thématique centrale. L'histoire de deux prisons contiguës de Montevideo aux gouvernances diamétralement opposées. La première reste un espace carcéral traditionnel tandis que, dans l'autre, les cours et les espaces sportifs ont été aménagés en parcs et en jardins partagés pour favoriser la vie communautaire et faciliter la resocialisation et la réinsertion des prisonniers.

#### F COMME FAÇADES ET P COMME PAVAGES

Autre bonne surprise, la salle du pavillon central, dédiée à Caruso St John. Le bas des parois est peint au pochoir d'un leitmotiv « Secession » : des plantes grimpantes qui déterminent un effet de socle. Tandis qu'au-dessus d'une frise, constituée par des photos de même format, des élévations en couleurs et à grande échelle sont placées dans des cadres, comme autant de fenêtres regardant le visiteur. Et qu'au centre un très large banc, se proposant comme un sol soulevé, est marqué d'un motif de pavage. Les photos concernent des exemples de bâtiments européens connus ou inconnus – la Looshaus à Vienne ou la Chilehaus de Fritz Höger à Hambourg – qui savent transformer, au-devant d'eux, des vides atypiques en espaces publics. Seule explication : « La façade est le miroir de l'âme du bâtiment. » Comme si l'architecte voulait penser ses constructions comme des divinités tutélaires évangélisant des territoires sauvages et obscurs pour les métamorphoser en espaces citoyens.

Ailleurs, sur le haut belvédère construit au-dessus du pavillon britannique déserté, dont Adam Caruso et Peter St John sont cette année les commissaires, nous retrouverons le même motif de pavage. Comme si ce sol composé permettait à lui seul d'accorder le statut de lieu public à cette plateforme totalement vide flottant au milieu des frondaisons des arbres.

#### F COMME FLUX

Contrairement aux exemples cités précédemment, pour les Russes, l'espace libre ne se trouve pas dans les forêts de colonnes, les places publiques surveillées par des façades ou portées par des sols pavés.

Non, il se trouve dans les gares immenses, les locomotives et les faisceaux ferrés qui traversent, de Saint-Petersbourg à Vladivostok, *La Sixième Partie du monde* décrite par Dziga Vertov dans son film le plus abouti.

Le pavillon nous invite à une plongée dans cette ligne autour de laquelle se condense toute l'activité du pays... Comme si les républiques réclamaient des bibliothèques, des théâtres, des places tandis que les empires ne voyaient que des routes et des lignes de flux pour innover leurs gigantesques machineries économiques.

L'exposition se termine par de très belles maquettes prospectives des gares moscovites. Des installations en suspension dans l'espace permettant de voir comment ces équipements tendent à se développer verticalement en surface et horizontalement en sous-sol.

#### R COMME MODES DE REPRÉSENTATION

Autre question fondamentale : comment exposer l'architecture ? Beaucoup de maquettes dans cette Biennale : souvent paresseusement imprimées en 3D ou coupées au laser et équipées de mini-écrans vidéo pour mieux les animer... On remarquera celle très sculpturale du Centre médical de Columbia à New York conçu par Diller & Scofidio + Renfro et celle en bois de l'audacieuse tour mexicaine en porte-à-faux de Carme Pinós, une architecte que l'on souhaiterait revoir plus souvent sur le devant de la scène. Elles hantent la Corderie, droites comme des statues de l'île de Pâques. Notable aussi, celle de la fameuse école circulaire de Takaharu Tezuka. Sur son toit sont projetés à l'échelle les mouvements browniens d'enfants courant et jouant qui accordent à cette construction fluide et annulaire la substance d'un aquarium rempli de poissons. Mais les plus fascinantes restent de loin les productions de Peter Zumthor, présentées dans la salle centrale du pavillon central. Des projets parfois étonnamment malhabiles et a priori indignes d'un étudiant de première année, comme cet amoncellement de petits morceaux de carton blanc négligemment posés sur un socle paysager, lui totalement prémédité et composé de béton moulé, de cire et d'arbustes séchés aux couleurs de l'automne. Un contraste qui permet que puisse, sous vos yeux incrédules, s'amorcer le mouvement de matérialisation de l'idée d'une idée, réalisant la transsubstantiation du plomb en or invoquée vainement par la tradition alchimique...

Après les maquettes, les installations... Les éléments tressés et suspendus de Benedetta Tagliabue, le rideau blanc sur lequel sont projetés des ronds d'eau de Toyo Ito : attentifs à leur communication, de nombreux invités apposent simplement leur signa-

*Beaucoup de maquettes dans cette Biennale : souvent paresseusement imprimées en 3D ou coupées au laser et équipées de mini-écrans vidéo pour mieux les animer*

*Dans le pavillon suisse, récompensé par un Lion d'or, comme Alice au pays des Merveilles, vous vous cognerez la tête au plafond*

ture sur les murs, les sols et les plafonds. Mais que vaut la bulle de verre de Sejima & Nishizawa si on la compare à une installation vénéneuse de Dan Graham qui sait subrepticement mettre en défaut notre système sensoriel ?

Deux pavillons ont pris un peu de hauteur et se sont emparés de la question de la représentation. Celui du Japon présente une excellente exposition sur le dessin d'architecture sous toutes ses formes. Comme si l'informatique avait libéré totalement la main de la tyrannie de l'épure technique. On se souviendra des curieux montages en trois dimensions, présentés par des artistes africains; de l'inquiétante carte de Paris exécutée par un handicapé mental; des variations sur les estampes de Hiroshige et des bandes dessinées permettant aux maîtres d'œuvre d'anticiper, de scénariser et d'intégrer à la conception le moment du chantier.

Quant à la Suisse, toujours décalée mais cette fois récompensée par un Lion d'or, elle s'est interrogée de manière ludique et désinvolte sur la trahison des images. Un prospectus d'agence immobilière présentant des photos d'intérieurs vous est ainsi remis à l'entrée. Et vous voilà projeté dans des appartements-témoins qui y correspondent littéralement mais sans respecter les dimensionnements habituels. Ici, comme Alice au pays des Merveilles, vous vous cognerez la tête au plafond, incapable de faire un pas de plus. Là, vous ne parviendrez jamais à atteindre la poignée de la porte pour sortir. De quoi inquiéter ceux qui vont bientôt louer sur internet leur appartement de vacances pour l'été.

#### C COMME CITOYENNETÉ

Ce ne sont pas les formes élémentaires, ni l'introspection, ni la réflexion sur la représentation mais les stratégies de reconquête qui intéressent le pavillon français, confié cette année aux trois conquistadors d'Encore Heureux. Comment les maîtres d'œuvre peuvent-ils reprendre la main ? Dans un contexte où le rôle des architectes perd du terrain, où les lois protégeant la création architecturale sont remises en question et où les pouvoirs publics délaissent peu à peu la gestion du territoire aux promoteurs privés... D'ailleurs la ministre de tutelle dédaignera cette manifestation.

La salle centrale présente plusieurs cas concrets de friches métamorphosées sous la pression citoyenne, notamment l'emblématique Belle de Mai, l'ancienne manufacture de tabac marseillaise. Dans une excellente mise en scène permettant d'amplifier dramatiquement la lumière zénithale sont présentés des

objets témoignant de la réutilisation de ces espaces à la manière des *Tableaux-Pièges* de Daniel Spoerri. Placées dessous, dans des niches, de grandes maquettes en coupe permettent aux visiteurs d'imaginer aisément l'appropriation de ces constructions arrachées à la ruine ou à la spéculation immobilière.

Autour, les autres salles permettent de comprendre qu'il ne s'agit pas d'initiatives isolées mais d'actions inscrites dans un mouvement associatif et participatif qui prend de plus en plus d'ampleur et qui se tient prêt à prendre la relève d'un système politique représentatif à bout de souffle.

Pas de discours revendicatif – ni insoumis, ni indignés... – mais de l'affirmatif, du positif, du pragmatique. Ainsi la pièce la plus importante de l'exposition ne se trouvera pas dans le pavillon lui-même mais sur le Lido : une ancienne caserne du XVI<sup>e</sup> siècle abandonnée et revitalisée à l'occasion par le collectif.

#### V COMME VANITÉ

Prenons pour terminer le vaporetto pour accoster sur San Giorgio Maggiore, contournons la basilique de Palladio et enfonçons-nous dans un parc où le Vatican et son commissaire, l'inoxydable Francesco Dal Co, présentent des églises en kit. Au milieu de ces grands arbres ont été parachutés de petits édifices demandés à des architectes de renom et financés par leurs fabricants. Les organisateurs invoquent la chapelle des bois de Gunnar Asplund dans le cimetière de Stockholm. Mais contrairement à cette icône profondément inscrite dans un contexte à la fois géographique, social et théorique – le sol de la forêt millénaire, le rituel des morts, une architecture prémoderne en quête de ses origines –, cet exercice reste totalement vain. Ainsi Souto de Moura sort-il le premier de son bénitier pour instrumentaliser une lumière libérée depuis longtemps. Tandis que Norman Foster recycle poussivement la géniale structure en tenségrité de Cedric Price pour la volière du zoo de Londres en la recouvrant de lattes de bois, écologie oblige... Et que la plupart des autres participants s'embourbent dans des dispositifs narratifs à la limite du ridicule, notamment les Espagnols Flores i Prats et le Japonais Terunobu Fujimori.

Une collection d'installations sans enjeux pour une Église catholique totalement dépassée en matière de construction par les musulmans, les orthodoxes russes et les évangélistes. Des mouvements religieux qui ne se posent, il est vrai, pratiquement jamais la question de la qualité architecturale, terrible ironie de l'Histoire... ■

*Ce sont les stratégies de reconquête qui intéressent le pavillon français, confié cette année aux trois conquistadors d'Encore Heureux*



1



2



3



4



5



6

1. « Views of the Unfurnished Interior » : les Suisses trahis par les images.

2 et 3. « Lieux infinis » : la participation française

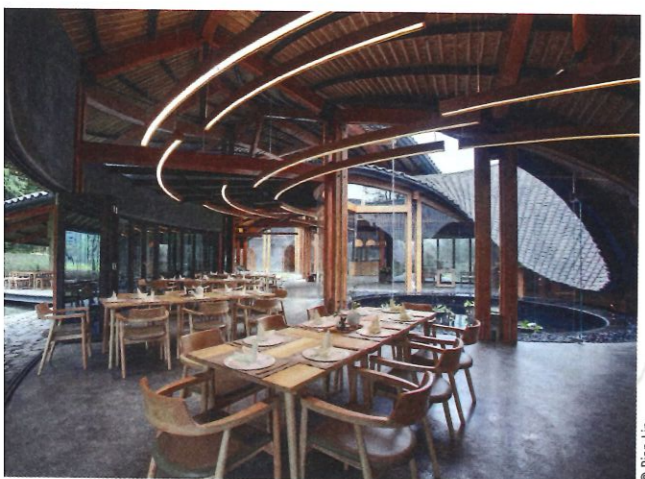
out et in, avec la caserne réactivée du Lido et, en dessous, l'intérieur du pavillon.

4, 5 et 6. Deux des chapelles

présentées par le pavillon du Vatican : celle très convenue d'Eduardo Souto de Moura (4) et cette très étonnante de l'australien Sean Godsell (5 et 6).



© Bian Lin



© Bian Lin



© Yao Li



© Gao Changjun



© Su Shengliang

## « Freespace », espaces en délibéré

par Marc Armangaud

**Le thème « Freespace » a eu pour vertu inattendue de réveiller des postures politiques absentes des dernières éditions de la Biennale de Venise, dans un spectre qui va de l'interrogation sur les lieux publics (bibliothèques, monuments, écoles ou églises), jusqu'aux espaces pionniers de confrontation ou d'alternative, des situations où il y a un espace à libérer ou une délimitation spatiale à mettre en crise.**

*Freespace*, notion invertébrée ! Au point que le pavillon central, d'ordinaire voué à mettre en musique le propos des commissaires, expose surtout leur manque d'intérêt pour la cohérence théorique. S'appuyant sur des « serial biennalistes » comme BIG, SANAA, Chipperfield, Elemental ou Caruso St John, les séquences se suivent sans qu'on ne s'y retrouve, entre bottin mondain et recours sans conviction à l'Histoire. Jusqu'à la mise en lévitation finale d'une collection mortuaire de très onéreuses maquettes de Zumthor en miroir d'une séquence low cost de Lacaton & Vassal, sans qu'on y devine la moindre malice. On n'a guère vu la fécondité du sous-titre « Générosité », un slogan suspect en architecture et même franchement cuistre pour une exposition jet-set : qui pourrait à la fois s'exhiber en première personne et revendiquer la générosité ? D'ailleurs, cette aspiration est ruinée par les démonstrations de force de l'Arsenale, showroom pour architectes nombri-listes revendiquant leurs manières avec un luxe qui n'évoque aucune manière de morale, et encore moins d'altruisme. Et malgré des coûts de production ostentatoires qui suffiraient parfois à réaliser des architectures en échelle 1:1, l'effet de masse ne parvient pas non plus à produire cette forme d'élévation qui transcende parfois l'excès.

À l'inverse, de nombreux pavillons nationaux reformulent le thème imposé dans une orientation politique et méditative que les commissaires n'avaient probablement pas anticipée, si on en croit leur « Manifeste » qui proclame principalement que « la Terre est notre client », slogan d'un rare mauvais goût, qui n'a d'ailleurs pratiquement reçu aucun écho. Alors plutôt que de chercher à repérer qui sont les bons élèves, puisqu'il n'y a pas de grand message à valider ou à critiquer, on a simplement cherché ceux qui portent un propos suffisamment fort pour donner du sens à cette notion faible de *freespace* : espace libre, libéré, ouvert, indéterminé voire impensé, extérieur ou

caché, espace de libération, ou de célébration de la liberté ? Et face à la diversité des réponses, ce qui au passage présente au moins le mérite de supprimer le critère de « hors sujet », ressortent plusieurs approches inspirantes.

### INDÉTERMINATION LIBÉRATRICE

Tandis que le thème de la Biennale se résume le plus souvent à revendiquer la « qualité architecturale » comme capacité à produire de « l'espace libre » (entendez « libéré de la tutelle du client »), par exemple en rajoutant des bancs partout, plusieurs contributeurs s'interrogent sur la capacité politique de l'architecture à résister à son enfermement dans un rôle de prestataire de services et accessoirement de décorateur. À rebours de la tentation du repli disciplinaire, ils proposent un déplacement des outils de l'architecte. Ainsi le pavillon hollandais s'interroge sur les conséquences de l'automatisation extrême que nous promet la robotisation du quotidien, et la capacité de résistance de l'architecture.

La célébration douce-amère des Smithson avec le récit de la démolition des Robin Hood Gardens nous rappelle à la posture de l'indétermination programmatique. C'est l'esprit à l'œuvre dans le remarquable pavillon chinois (sous l'impulsion de Wang Shu), qui se saisit de la question de l'urbanisation des campagnes chinoises, occasion de réhabilitation de l'architecture au service de populations marginalisées qu'il faut protéger et libérer en même temps, en associant cultures rurales et urbaines. Une sorte d'optimisme moderniste, avec une approche post-zoning et écolo-vernaculaire ! Cherchant à défendre des approches ethnologiques en contexte de mutation urbaine violente, Bow-Wow dans le pavillon japonais ou Wang Shu encore dans le pavillon principal pointent ainsi des problèmes politiques locaux auxquels le projet peut donner de la place, de l'air, quitte à célébrer plutôt le vide entre les choses comme nous y invite Crimson, qui nous fait marcher sur un tapis dont les motifs sont une variation sur le thème de la Rome de Nolli.

### LIBÉRATION EFFECTIVE

Certains espaces ont acquis une charge politique qui raconte l'Histoire. On redécouvre ainsi les trois destins du stade de Santiago, créé pour accueillir la Coupe du monde 1962, utilisé en 1973

Page de gauche : le remarquable pavillon chinois se saisit de la question de l'urbanisation des campagnes chinoises, occasion de réhabilitation de l'architecture au service de populations marginalisées qu'il faut protéger et libérer en même temps, en associant cultures rurales et urbaines. Une sorte d'optimisme moderniste, avec une approche post-zoning et écolo-vernaculaire !

1-2-3. Centre communautaire rural conçu par Philip F. Yuan au Sichuan. Le bâtiment associe traditions locales et conception digitale. La toiture en ruban de Möbius est une structure acier recouverte de tuiles. Elle repose sur une structure en partie préfabriquée en bois. La maquette de la toiture était exposée dans le pavillon. En arrière-plan de la maquette, reproduction à échelle 1 : 1 d'un belvédère construit au Yunnan par l'agence Rural Urban Framework avec des éléments recyclés de vieilles maisons.

4. Rural Shenaoli Library dans le Zhejiang. L'architecte Zhang Lei a conçu ce petit pavillon d'entrée pour rassembler différents bâtiments datant des périodes Ming et Qing qui ont été réhabilités pour former une bibliothèque.

5. Dans le Sichuan, après le tremblement de terre de 2013, l'atelier Deshaus a conçu ce jardin d'enfants comme un village. Chaque activité est abritée dans une maison. L'ensemble formant une cour en U.

Ci-contre, le Victoria & Albert Museum de Londres exposait un véritable morceau de la façade/ coursive de Robin Hood Gardens, le célèbre bâtiment de Peter et Alison Smithson en cours de démolition. Une célébration douce-amère qui nous rappelle à la posture de l'indétermination programmatique.



© Francesco Ceilli

comme camp de détention de masse par Pinochet, et enfin cathédrale à ciel ouvert en 1987 lors de la visite du Pape. Eurotopie, le pavillon belge, ouvre une agora bleue comme le drapeau de l'union, pour venir débattre de l'Europe, dont Bruxelles porte le rôle inquiet de capitale. Le catalogue présente la matérialité de sphinx de cette Europe que le programme des débats pendant la Biennale vise à réincarner. Sans aucun romantisme, le pavillon allemand se consacre au sillon du mur de Fer, où sont observées des situations de projets infiltrés dans la zone interdite depuis la chute de 1989. La valeur incertaine des projets s'efface derrière le rappel de cette cicatrice béante, de la Baltique jusqu'au pied des Alpes, qui suscite un vertige géostratégique où repasse l'ombre des colonnes de migrants de 2015. Le pavillon brésilien explore datas à l'appui ses frontières intérieures et extérieures à l'échelle continentale pour ensuite détailler des projets d'édifices construits qui réussissent à dépasser ces ruptures sans se refermer. Frontière encore avec le pavillon américain, qui réclame que l'architecte soit avant tout citoyen, au travail avec ceux qui se reconnaissent comme tels. Teddy Cruz y présente un nouvel épisode de son travail sur Tijuana/San Diego.

*Redéfinition  
des relations entre  
public et privé,  
dans une lutte entre  
financiarisation de  
la vie quotidienne,  
désengagement  
des États et espoirs  
de reconstruction  
d'une nouvelle société  
civile...*

#### ESPACES D'ÉMANCIPATION

À rebours de ces enjeux héroïques, l'injonction au *freespace* a aussi suscité le besoin de revisiter des typologies de bâtiments publics ordinaires (écoles, bibliothèques, logements sociaux), qui incarnent les idéaux d'émancipation et de destin collectif. À l'entrée de la Corderie, quatre écolières indiennes en uniforme accueillent les visiteurs en expliquant le fonctionnement de leur école près de Bombay, qui accueille des fillettes venues de familles déshéritées. Elles suivent un apprentissage de techniques d'artisanats populaires (textile, verre, meubles...) dans un contexte expérimental : tous les matériaux sont issus du recyclage. Le pavillon serbe expose aussi une école, en ruine après avoir été squattée par des migrants depuis son abandon pendant les guerres des années 1990. Il s'agit de « l'École de la philosophie de l'architecture » construite par Bogdan Bogdanovitch dans les années 1970 dans un village, pour y développer et expérimenter ses théories centrées sur la créativité interdisciplinaire et l'expérimentation, dont il ne reste plus qu'une fresque. Le pavillon lituanien raconte son patrimoine national de logement collectif en suivant le fil du chauffage central, en laissant ouvertes les interprétations que l'on peut faire du passé socialiste. Dans la foulée du centenaire de son indépendance nationale, le pavillon finlandais se consacre au partage du savoir au travers de ses bibliothèques, en repartant des chefs-d'œuvre d'Alvar Aalto, dont celle de Seinäjoki, récemment augmentée d'une aile contemporaine, reliée en sous-sol avec le bâtiment original. Le patrimoine comme un des savoirs en partage...

#### AFFIRMATION DE LA LIBERTÉ CONTRE...

Ce qui se joue au travers de ces expositions, c'est aussi la redéfinition des relations entre public et privé, dans une lutte entre financiarisation de la vie quotidienne, désengagement des États et espoirs de reconstruction d'une nouvelle société civile. Le pavillon du Luxembourg a choisi d'affronter une dimension particulièrement aiguë de cette question en enquêtant sur la diminution drastique des sols publics dans le Grand-Duché (8 % !). Vers une suffocation de l'espace public ? Au fil de six manières modernes d'établir un rapport au sol et de ménager des espaces publics (sous pilotis ou sur dalle, atrium ou piazza...), Florian Hertweck explore des stratégies architecturales pour la défense du « sol commun ». À l'inverse, le pavillon irlandais recense ses innombrables places du mar-

ché désaffectées dans les bourgs ruraux avec cette question embarrassante : pourquoi le cœur même de la vie sociale n'y a-t-il plus de sens ? Ce qui rencontre la question de l'espace symbolique, et à la reconnaissance que tous les contextes ne peuvent porter des messages stables. Sur ces enjeux, les interventions des pays de l'ancien bloc socialiste tiennent des positions corrosives : ainsi les Litوانيens exposent leur « réalité marécage », où ni les idées ni les lieux ne peuvent être clairs aujourd'hui. Dans l'église Santa Maria Ausiliatrice, le pavillon estonien met en scène une histoire politique des espaces publics, série d'échecs successifs de projets de places avec monument, pour énoncer la notion de « monument faible ». Au sol, un pavement de béton en modules préfabriqués, qui porte un banc et bute sur un mur en béton, nu, qui cache la décoration rococo. Où est le monument, sinon dans son impossibilité ?

#### ESPACE DE DÉPASSEMENT (DE L'ESPACE)

Exposant des projets d'occupations transitoires, la proposition d'Encore Heureux pour le pavillon français a souvent été considérée comme celle qui illustre de la manière la plus directe le *freespace*, prenant position en faveur des lieux contre les bâtiments, pour la réinvention infinie de l'espace par les usages. Plusieurs pavillons, dont le lauréat suisse, les Autrichiens, le pavillon nordique ou les Anglais ont eux joué l'ironie, en construisant des espaces vides, littéralement libres, avec plus ou moins de finesse (le joli pavillon canadien juste réhabilité s'exposait en toute nudité par exemple). Mais 2018 restera aussi comme une édition où les églises ont fait leur entrée dans la Biennale. Tandis qu'Israël exposait la difficulté de négocier le territoire entre des religions rivales, le Vatican a commandé une collection de petites chapelles contemporaines sur l'île de San Giorgio, chacune décrivant un minimum d'espace à consacrer pour que la foi s'inscrive dans un lieu. Enfin, l'Islam comme culture de l'espace était le sujet de la contribution du Bahreïn, intitulée tout simplement « Friday Prayer ». Tandis que les églises proposent une extrême territorialisation des lieux, la prière du vendredi est un dépassement collectif de l'espace par la prière, une chorégraphie des masses où le monument est la foule, plutôt qu'une délimitation d'un dedans et d'un dehors qui sacralise le construit. Ce n'est pas le moindre paradoxe de cette Biennale que d'avoir atteint une intensité troublante autour des manifestations spatiales du religieux. Chacun y verra plus ou moins de *freespace*... ■



Ci-dessus, en haut : soixante ans après sa construction par la célèbre agence milanaise BBPR, le pavillon du Canada a été soigneusement réhabilité. Le pavillon est ici proprement le « *freespace* » ; à déguster au premier degré. Une redécouverte. Au milieu : pavillon du Chili. Les trois destins du stade de Santiago, créé pour accueillir la Coupe

de monde 1962, camp de détention de masse par Pinochet en 1973, et enfin cathédrale à ciel ouvert en 1987 lors de la visite du Pape. Cette maquette en terre crue rassemble dans l'enceinte du stade des fragments de bidonville de Santiago qui se sont transformés en quartiers de propriétaires. Ci-dessous : dans l'église Santa Maria Ausiliatrice, le pavillon estonien met

en scène une histoire politique des espaces publics, série d'échecs successifs de projets de places avec monument, pour énoncer la notion de « monument faible ». Au sol, un pavement de béton en modules préfabriqués, qui porte un banc et bute sur un en béton, nu, qui cache la décoration rococo. O le monument, sinon dans son impossibilité ?

